

morale naturelle, ils ont été très-communs dans la Grèce, dans Rome, et ils commencent à le devenir parmi nous."

Il est vrai que les rationalistes contemporains, voulant se créer une généalogie plus complète que celle que l'histoire leur attribue, ont voulu trouver des ancêtres dans les siècles qui ont précédé la renaissance, et ont revendiqué, comme appartenant à leurs doctrines, quelques esprits aventureux, gâtés par la lecture des philosophes païens et poussés à enseigner des propositions erronées par le désir de se faire un nom.

Nous allons examiner jusqu'à quel point leur prétention peut être justifiée.

Dans le neuvième siècle, nous rencontrons Jean Scot, né en Irlande, d'où lui est venu le surnom d'*Erigène* ; c'était un esprit vif et hardi, mais plus versé dans les belles-lettres et la philosophie d'Aristote que dans les matières religieuses, il eut le tort de vouloir traiter des questions théologiques. Dans son livre de *Divisione natura*, attribuant à la raison une puissance qu'elle n'a point, il s'autorise à sonder et même à expliquer à sa manière les plus profonds mystères. Mais, à la différence des rationalistes de notre temps, il courbe encore la tête sous les principaux dogmes catholiques.

Au douzième siècle, nous trouvons le fameux Abailard, qui doit la célébrité dont il jouit autant aux relations criminelles qu'il eut quelques temps avec Héloïse qu'à ses écrits. C'était un esprit indépendant, subtil et très-brillant, qui, se laissant enivrer par les applaudissements de ses nombreux disciples, se crut en état d'expliquer les mystères les plus sublimes, ce qui l'entraîna à enseigner de graves erreurs ; mais jamais il n'eut la prétention de nier le principe d'autorité. Il lui rend même hommage dans son traité qui a pour titre : *Introduction à la théologie*. Après avoir exposé, dans la préface, les motifs qui l'ont engagé à entreprendre cet ouvrage, il déclare que si, dans ses expressions ou ses sentiments, il s'est écarté en quelque chose de la vérité, il sera toujours prêt à se corriger quand on le reprendra, afin que, s'il ne peut éviter la honte de l'ignorance, il ne tombe pas du moins dans le crime de l'hérésie, qui ne consiste que dans l'opiniâtreté à soutenir l'erreur. Il est vrai que, condamné par le Concile de Soissons, il ne se soumit pas au jugement qui avait été porté contre son livre, sous le prétexte que son livre ne contenait point les erreurs qu'on lui reprochait ; mais, plus tard, plusieurs de ses ouvrages contenant de nouvelles erreurs ayant été dénoncés et réfutés par St. Bernard, la plus éclatante lumière de son siècle, et condamnés par le Concile de Sens et le Souverain Pontife, il les rétracta ; passa les dernières années de sa vie dans l'Abbaye de Cluny, sous la direction de Pierre le Vénérable, où il donna les plus grands exemples d'humilité, de patience et de piété, sans se démentir un seul instant. Ayant été transféré au prieuré de St. Marcel en Bourgogne, pour raison de santé, il y mourut dans les sentiments d'un parfait pénitent.

Il y a loin des sentiments d'Abailard à ceux des rationalistes, autant de